

roman

JOHANNE GAGNÉ

LES
ENQUÊTES
DE
DOUBLE



DOMINIQUE ET COMPAGNIE

JOHANNE GAGNÉ

Les enquêtes de DOUBLE M



*À Étienne et
Morty – J.G.*

Illustrations : ANDRÉANE BOSSÉ

DOMINIQUE ET COMPAGNIE

CHAPITRE 1



EN ROUTE POUR LA bibLIOTHÈQUE

Je m'appelle Mathieu et j'ai dix ans.
C'est la fin de l'hiver, presque le printemps.

La neige a pratiquement disparu et l'asphalte s'impose dans les rues. Ça veut dire que je peux enfin sortir mon vélo de sa longue hibernation.

Aujourd'hui on est samedi. Congé. Mon entraînement de hockey n'est

que cet après-midi. J'ai donc toute ma matinée de libre.

Depuis mon lit, j'aperçois un rayon de soleil filtrer à travers le store. Super ! Ni une, ni deux, j'attrape la vieille chemise en carton cachée sous mon matelas. Dessus, écrit en biais, on peut lire « Code Secret ». À l'intérieur, trois feuilles. Sur chacune, un rond de couleur différente. Rouge signifie « je suis coincé ». Jaune, « je négocie et te reviens ». Vert, « je peux sortir ». Je prends la feuille au rond vert et la colle à ma fenêtre.

Arthur, mon meilleur ami, habite la maison pile en face de la mienne, juste de l'autre côté de la rue. Pratique. On est toujours ensemble. Dans la même classe, dans la même

équipe de hockey ou bien à jouer à des jeux vidéo.

Arthur est à la fenêtre de sa chambre, guettant mon signal. Voyant le code vert apparaître, tout heureux, il affiche à son tour le même rond vert.

À toute vitesse, je m'habille puis, telle une tornade, je récupère les BD que je dois rendre à la bibliothèque et mon sac à dos. J'enfile mon casque de vélo, puis descends à la cuisine. À table, ma mère termine son café et mon père lit son journal, tandis que mon petit frère Samuel mange ses céréales.

J'attrape un muffin et lance :

– Bonjour et au revoir !

– Holà ! Minute, papillon ! s'exclame mon père. Tu vas où comme ça ?



- À la bibliothèque, avec Arthur!
- Moi aussi je veux aller à la bibliothèque! intervient Samuel.
- Pas question! On y va à vélo...
- Moi aussi, je veux faire du vélo! supplie Samuel.

À la seconde où je croise le regard de ma mère, je sais que l'affaire est entendue. Peu importe ce que je pourrai dire, je suis cuit. Résigné, je sors en traînant les pieds.

- Te voilà enfin! s'exclame Arthur déjà prêt à s'élancer.
- Désolé, j'ai eu un contretemps.
- Un contretemps, se moque mon ami.
- Oui, et il s'appelle Samuel.

Alors que mon père finit
d'ajuster les petites roues et la
hauteur de la selle de la bicyclette
de mon frère, ce dernier sort de
la maison. Fier comme un paon, il
arbore toute la panoplie du parfait
cycliste débutant : casque, coudières,
genouillères, gants. Trop heureux,
il enfourche son vélo à quatre roues.
Son équilibre est fragile. Il vacille,
il tangue comme un vieux bateau
sur la mer. Concentré, il n'attend
qu'une chose, le top départ.
– On y va ? s'impatiente Samuel.
Promis, je vais pédaler vite !

Je ravale ma déception et m'élance.
La bibliothèque municipale n'est pas

loin. En face de l'école, deux intersections, droit devant.

En quelques tours de pédalier, Arthur a déjà plusieurs longueurs d'avance, moi je suis au centre et Samuel derrière, naturellement.

Pourtant, il y met du cœur.

Je le vois bien. Mais la taille de son vélo joue contre lui. C'est une question de physique ou peut-être, de mathématique. Ou les deux.

Arthur revient vers nous. Il s'amuse. Il fait des ronds, des huit pour passer le temps.

Je m'arrête à la première intersection. Je désespère. Je me dis qu'Arthur a bien de la chance. Il est fils unique, donc pas de petit frère.

Samuel arrive enfin. Il souffle fort, mais ne se plaint pas. J'effectue un balayage visuel de sécurité. Un regard appuyé à gauche, un autre à droite. Zéro voiture. La voie est libre. On traverse la rue en file indienne.

Arthur détale comme un lapin. Moi, j'avance doucement, ce qui ne m'empêche pas de distancer mon frère en un rien de temps. C'est plus fort que moi, je m'énerve. J'enrage. Pire, je me bats pour réfréner ma colère. Je la sens qui bouillonne dans mon ventre. Je suis frustré. Je voudrais tant pédaler à toute vitesse. Sentir le vent siffler dans mes oreilles. Mais tout ce que j'entends, c'est Samuel qui m'appelle. Il doit commencer à se fatiguer. C'est obligé. Je décide de

l'ignorer. Après tout, personne ne l'a forcé à nous accompagner. Et puis ça lui servira de leçon. De toute façon, il ne peut pas se perdre. À la prochaine intersection, on sera déjà à destination. Alors j'avance. Je me fais plaisir. Je pédale tout en regardant régulièrement par-dessus mon épaule afin de vérifier la progression de Samuel. Devant, derrière, Arthur, Samuel. La tête comme une girouette, je zigzague, rectifiant chaque fois ma trajectoire. Devant, derrière, Arthur, Samuel, oups ! Un camion. Impossible pour lui de m'éviter. C'est la collision.

CHAPITRE 2



L'accident

Ca y est ! Je vole !
Dès que le camion me heurte, je décolle de ma selle et amorce un vol plané. Ha ! que c'est beau ! Et le plus bizarre, c'est que je n'ai même pas peur. Je profite du spectacle. En prenant de la hauteur, le paysage et tout ce qui m'entoure me semblent différents. « Changement de perspective », dirait mon prof d'arts plastiques. Malheureusement, ma fascination est de courte durée, juste le temps de ma

cabriole, quatre ou peut-être cinq secondes. Très vite, la dure réalité me rattrape : l'atterrissage. Ouille que ça fait mal ! Et ce qui me fend le cœur, c'est de ne pas pouvoir faire autrement que de m'aplatir comme une crêpe juste sous les yeux de Samuel. Le pauvre est terrorisé. Il pleure et je n'arrive même pas à lui dire quelque chose pour le rassurer. Rien ne sort de ma bouche. Puis ma tête me fait un mal de chien. Pourtant, je sens que j'ai toujours mon casque bien en place. – Les secours arrivent, P'tit ! Surtout ne bouge pas ! me lance un homme qui, je présume, est le chauffeur du camion.

Bouger ? Quelle idée ! J'ai l'impression que mon corps vient

d'être piétiné par un troupeau
d'éléphants.

Soudain, je perçois le contact d'une main sur mon avant-bras. C'est Arthur, agenouillé à côté de moi. Pétrifié, il me regarde avec des yeux de chouette, le teint blanc comme un drap.

J'entends le son d'une sirène approcher. L'ambulance arrive en trombe, tous gyrophares allumés. On s'affaire autour de moi. On m'interroge. Nom ? Âge ? Adresse ? Faits ? Malgré mes efforts, je reste toujours aussi muet. Arthur répond pour moi, du mieux qu'il peut. À sa voix, je sens qu'il n'en mène pas large.

Une voiture de police arrive à son tour. Deux agents en descendent.

Un part directement prendre la déposition du camionneur pendant que l'autre se dirige vers Samuel et Arthur.

– Ça va les garçons ? Ne vous inquiétez pas. Votre copain est entre de bonnes mains.

– C'est mon grand frère Mathieu, vous savez ! rectifie Samuel. Ils ont intérêt à bien le soigner. Et en plus, il a cassé son casque... Maman va être furieuse.

– Ne t'en fais pas. Dès que mon collègue aura terminé de discuter avec le camionneur, on ira vous reconduire à la maison. Je te promets de bien tout expliquer à ta mère.

L'argument du policier semble convaincre Samuel. Moi, ça me rassure. J'imaginai mal Samuel rentrer à vélo sans moi.

– À nous, maintenant ! me lance un des ambulanciers. On va aller faire un tour à l'hôpital, histoire de vérifier que tu n'as rien de cassé, OK ?

J'arrive à lui faire signe de la tête.

– Bravo !

Un deuxième ambulancier arrive avec une grande planche en bois munie de sangles. Il la pose sur le sol parallèlement à moi.

– Avant quoi que ce soit, on va faire un petit test, toi et moi, m'explique ce deuxième sauveteur.

Tour à tour, il me demande de bouger les orteils, les pieds, les doigts, les mains. Tout fonctionne !

– Vingt sur vingt ! déclare-t-il, visiblement soulagé. Ce qu'on va faire maintenant, c'est te basculer

doucement sur le côté afin de glisser la planche sous toi.

L'opération est délicate et me tire quelques grimaces. Dès que je suis sur la planche, on me sangle. Momifié, impossible de bouger. On me monte dans le véhicule d'urgence. Les portes se referment. En avant la sirène !

À bord, on me fait une piqûre contre la douleur. Aussitôt, je me transforme en guenille. Mes paupières deviennent de plus en plus lourdes. Je ferme les yeux, mais je ne dors pas. Je les entends parler entre eux. Je capte à la volée certains mots sans vraiment en saisir le sens. Trauma crânien, lésions cérébrales, scanner. Rien ne m'inspire dans ce charabia. Puis c'est le silence.



Des bruits, des paroles comme des échos provenant d'un long tunnel me sortent progressivement de mon sommeil. J'ai beau me forcer pour ouvrir les yeux, faire la lumière sur ma situation, impossible. À croire qu'ils m'ont collé les paupières avec de la super glu.

– Infirmière ! Venez vite ! Je l'ai vu bouger.

Infirmière ? Alors, je suis à l'hôpital. Et la voix, c'est celle de ma mère. Je la reconnais.

Quelqu'un arrive et lui explique que c'est normal. Des spasmes, des mouvements involontaires sont souvent les signes annonçant la sortie d'une phase de coma.